

Youssef Bendekhis

Lettre d'un Inconnu

LEN

126, rue du Landy 93400 St Ouen

Avant-propos

S'il est un sentiment incompris des humains, c'est le phénomène du vide affectif. Bien que ce vide, chez certaines personnes, soit un outil pour susciter de l'amour, il est essentiellement généré et alimenté par une sorte de subconscient après un échec sentimental dans le seul but de s'auto-préserver de nouvelles blessures. Il est souvent constaté que ceux qui souffrent de vide sentimental à cause d'une blessure affective sont, à leur tour, enclins à blesser autrui.

Selon une publication de *Richard Thibodeau (Consultant en développement des ressources humaines, Auteur, Conférencier, Formateur, « Institut Unescorps, Inc. » Québec)*, l'amour et le vide affectif ne cohabitent jamais, l'un résultant de l'absence de l'autre. Une personne qui connaît l'amour est comblée et ne peut donc se plaindre de vide affectif. Cependant, ceux qui souffrent de ce vide sont ceux qui ont perdu l'espoir de voir leur besoin en amour comblé, ou qui ont connu une déception, après une expérience infructueuse, par exemple.

Toujours selon la même publication, pour connaître l'amour des autres il faut découvrir l'amour de soi, puisque c'est en s'aimant soi-même que l'on expulse le vide affectif qui, jusqu'alors aurait empêché l'amour des autres à s'épanouir en soi.

Lorsqu'une personne en aime une autre ou en est aimée, c'est d'abord par l'utilisation de cet amour qui vient de l'intérieur de soi-même.

Certaines personnes ne se rendent pas compte que ce qui ne va pas chez elles, est le résultat du vide affectif qui s'est installé en elles, progressivement, pendant qu'elles se trouvaient des justificatifs à leur isolement vis-à-vis de la société en général, et de leur environnement proche en particulier. Pour se persuader que « tout va bien », elles se consomment à la tâche, tant chez elles que dans leur milieu

Chapitre I

Radia quitta l'amphithéâtre, exténuée par trois heures de cours d'affilée. Ses jambes la faisaient souffrir. Trois heures debout, pas une minute de répit. C'est vrai que c'était une habitude, que trois jours par semaine elle était soumise à un tel régime et c'était toujours la même chose : elle sortait chaque fois les reins en bouillie et les jambes raidies par les crampes.

Les quelque cent cinquante mètres qu'elle avait à parcourir pour atteindre l'arrêt du bus qui l'emmènerait chez elle lui parurent ne jamais finir. Elle avançait vers l'arrêt, mais celui-ci semblait reculer. Quand enfin elle l'atteignit, elle ne put s'empêcher de se laisser tomber sur la banquette au fond de l'abri.

Professeur de lettres arabes à la faculté de langues, Radia est une jeune femme de quarante-trois ans, brune, yeux noirs en amande aux cils assez fournis, petit nez retroussé et lèvres minces, le tout dans un visage rond agrémenté de fossettes aux joues. Son corps svelte et assez grand, était camouflé sous un djilbab ample qui traînait presque jusqu'au sol et son khimar assorti, lui cachait tout le haut du tronc. Célibataire, elle vit dans la maison familiale avec ses deux frères dont l'aîné, médecin de son état, était marié et père de trois enfants.

Il était à peine onze heures quinze et, après avoir été seule pendant quelques minutes sur la banquette de l'abri du bus, ce dernier fut envahi par une foule bruyante d'étudiants qui la firent sursauter et elle se rendit compte que, comme d'habitude, elle s'était assoupie. Quelques minutes plus tard, un bus déjà assez encombré s'arrêta, créant un trafic de gens, les uns descendant et s'éloignant, pendant que les autres, amassés devant la portière, attendaient de pouvoir embarquer.

Lorsque Radia se retrouva seule dans la cage en Plexiglas de l'abri, elle constata qu'il restait encore de la place dans le bus. Elle escalada alors les deux degrés du marchepied et se retrouva enveloppée par le brouhaha des étudiants. Elle se fraya un passage jusqu'à la

cabine du receveur, paya sa place et attrapa l'une des poignées. La large manche de son djilbab se retroussa sur son bras, dévoilant un avant-bras d'une blancheur éblouissante par rapport au teint mat de son visage et elle fut obligée de lâcher la poignée et de se trouver un appui sur l'une des colonnes fixées entre le plancher et le pavillon.

Au dernier arrêt avant le sien, Radia décida de descendre pour passer par la supérette du quartier. Lorsque le bus s'immobilisa, elle se tint à l'écart pour éviter d'être bousculée. Elle descendit la dernière. Comme il y avait déjà un bus à l'arrêt devant le sien, elle n'était pas descendue face à l'abri, mais en amont. Les deux bus démarrèrent dans un nuage de poussière et elle dut patienter un instant avant de se diriger vers le magasin. En passant devant l'abri du bus, son attention fut attirée par une enveloppe rose tombée sous la banquette. Comme elle avait l'air propre, elle attisa sa curiosité et elle rebroussa chemin afin de voir de quoi il s'agissait. Elle prit l'enveloppe, l'ouvrit et vit qu'elle contenait une feuille de papier tout aussi rose, aux bords dentelés. Elle hésita avant d'extraire la feuille, se disant que c'était indiscret et que cette lettre devait peut-être contenir un secret qu'elle n'avait pas le droit de percer. Mais la curiosité était plus forte ; et la couleur du papier n'avait rien d'ordinaire ; elle était donc plus spéciale qu'une lettre classique. Quand même, son éducation éveilla sa conscience et elle reposa la lettre sur la banquette ; car, se dit-elle, peut-être que son propriétaire allait revenir la chercher.

Elle quitta l'abri de bus, fit quelques pas, mais même si elle est un vilain défaut, la curiosité finit souvent par l'emporter sur la conscience et la bonne éducation. Elle rebroussa chemin et revint vers la lettre, comme vers un objet de convoitise, resta quelques secondes immobile à la contempler, puis se baissa, la prit entre ses doigts, la tourna et retourna pour voir qui l'adressait à qui sans trouver aucune inscription, alors décidée à voir de quoi il s'agissait, elle jeta par-dessus son épaule le regard furtif de quelqu'un qui allait commettre un larcin, puis retira la lettre de l'enveloppe. C'était du papier fort, presque cartonné, mais très lisse et plié en deux. Quand elle l'ouvrit, la première chose qui attira son attention fut la belle écriture arabe, très soignée, presque calligraphiée, preuve que son auteur avait pris tout son temps pour dessiner chaque caractère. Sur le coin supérieur gauche, une belle rose rouge était imprimée, encadrée par deux feuilles vertes et sa tige descendait jusqu'au centre de la feuille de

papier. La lettre, écrite dans un arabe classique très nuancé, était courte, mais très explicite. Radia commença la lecture :

« Très Chère,

En cette occasion si chère à mon cœur qu'est le jour de ton anniversaire, j'ai l'immense plaisir de t'adresser mes meilleurs vœux, toi l'être le plus précieux dans ma vie, l'unique occupant de mon cœur.

Lorsque tu es loin de mes yeux, mon esprit n'est occupé que par le souvenir de nos moments passés ensemble ; et quand tu es à mes côtés, j'implore Allah que cet instant ne finisse jamais.

Sans toi, la vie ne pourra avoir cette saveur que je lui trouve en plongeant mon regard dans le tien, lorsque dans nos étreintes, nos corps n'en font plus qu'un, et que le monde environnant n'a plus la moindre importance à nos yeux.

Même si un jour la succession des années arrivera à changer quelque peu ta physionomie, elle ne parviendra jamais à altérer les sentiments qui égayent mon cœur.

Le mot "JE T'AIME" n'a pas suffisamment de force pour exprimer ce que je ressens pour toi.

À toi, à tout jamais ».

Radia, en lisant ces mots, sentit son cœur s'emballer. Un léger frisson parcourut son échine. Elle relut la lettre plusieurs fois sans s'en lasser. Cela éveilla en elle tant et tant de souvenirs et sa poitrine se gonfla sous l'effet d'un profond soupir. Souvenirs de sentiments étouffés dans l'œuf.

Lorsqu'un bus s'immobilisa devant l'arrêt, elle se tourna vers lui et regarda les passagers descendre les uns à la suite des autres. Pendant un moment, elle pensa que le propriétaire de la lettre allait descendre pour récupérer son bien, mais le bus redémarra et aucun passager ne pénétra dans l'abri. Elle se retrouva toute seule encore une fois. Elle remit alors la lettre dans l'enveloppe, la glissa dans son sac et s'en alla. Oubliant qu'elle avait projeté de passer par la supérette.

Son petit neveu de trois ans, Amine, se rua sur elle dès que Radia franchit le seuil de la maison. C'est vrai qu'elle avait l'habitude de toujours lui ramener quelque chose. Mais aujourd'hui, elle n'avait rien pour lui, car toutes ses habitudes ont été chamboulées par cette

lettre dont les expressions continuent à résonner dans sa tête à la manière d'un leitmotiv.

Ce n'est pas en sa qualité de professeur de lettres qu'elle considéra le texte qu'elle avait lu, non, elle était bouleversée par la force de l'expression que véhiculait le message. Elle essayait d'imaginer la personnalité de l'auteur et le sentiment qui l'animait envers la destinataire.

Elle s'agenouilla devant son petit neveu, les bras ouverts et l'accueillit dans son élan, le serrant très fort dans ses bras. Accroché à son cou, il la couvrit de baisers. Elle le déposa deux pas plus loin et se dirigea droit vers sa chambre. Ajoutée au contenu de la lettre, cette scène la ramena à son vécu et son cœur se serra davantage. Elle entra dans sa chambre, refermant la porte derrière elle, se laissa choir sur le lit et s'allongea sans même s'être déchaussée. Son passé et les souvenirs qui le peuplaient refirent surface et la première chose qui resurgit fut l'image de sa défunte mère dont le visage passif comme un dormeur éveillé a toujours hanté ses moments de solitude. Si elle était restée célibataire, c'était justement à cause de cette mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer et qui a passé les sept dernières années de sa vie dans un monde à part, peuplé de souvenirs et d'illusions.

Cette mère, qui avait besoin que l'on s'occupe d'elle en permanence et dont elle était l'unique fille, ne méritait pas d'être abandonnée à deux fils qui, de toute façon, n'auraient su venir à bout de ses exigences – bien que l'un d'eux soit médecin – ; ni au bon vouloir d'une bru qui se serait lassée d'elle au bout de quelque temps. Cette mère qui n'est plus, voilà déjà plus de trois ans pendant lesquels Radia se retrouva désœuvrée et inutile, si ce n'était ses heures de cours qu'elle occupait à transmettre consciencieusement son savoir à ses étudiants.

Combien de demandes en mariage avait-elle rejetées ? Tous les prétendants ont été refoulés sans condition à cause de cette mère malade. Même Yamani – son collègue très assidu – qui avait pourtant l'air de la chérir, et qui ne lui était pas indifférent, non plus, n'avait pas eu la chance d'être accepté. Il avait beau lui promettre de s'occuper de sa mère comme de la sienne, il lui proposa de l'emmener vivre avec eux ou que lui vienne habiter chez elles, mais rien n'y fait : elle voulait se consacrer totalement à sa mère malade et ne pas être distraite de la mission qu'elle s'était fixée ; et puis, il viendrait un jour où elle aurait eu des enfants dont il aurait fallu s'occuper et cela aurait détourné son attention. D'ailleurs, lui répondit-elle lorsqu'il lui promit

de vivre pour elle et qu'il ne voulait pas d'enfants, une vie conjugale sans enfants ne valait pas la peine d'être vécue.

Son regard tomba sur son sac et elle ne put s'empêcher de le prendre et d'en retirer la lettre qu'elle ne s'était lassée de lire. Elle la relu encore une ou deux fois, un gros soupir gonfla sa poitrine et elle fut étonnée de constater qu'elle envoyait cette destinataire inconnue. Elle était toujours objective et n'aimait pas imaginer des choses inaccessibles ou impossibles. Pourtant, elle se surprit à s'imaginer être celle à qui était adressé ce message.

Elle ne se souvient plus de la dernière fois qu'elle avait reçu un message de vœux à l'occasion de son anniversaire. Et puis, peut-être ne l'a-t-elle jamais fêté, son anniversaire...

La jalousie la torturait et lui faisait mal au cœur. « Pourquoi, se disait-elle, suis-je condamnée à vivre seule ? À supporter cette solitude qui, chaque jour, devient de plus en plus oppressante et lourde à porter ? ».

Voilà presque quatre années que sa mère n'est plus ; près de quatre années qu'elle vivait seule, l'objet de la mission qu'elle s'était fixée n'étant plus de ce monde ; mais depuis, personne n'était venu frapper à sa porte pour demander sa main. Était-ce parce qu'elle a rejeté toutes les demandes qui lui ont été faites par le passé ou était-ce à cause de son âge ? C'est vrai qu'elle n'avait plus vingt ans, mais elle était restée presque aussi fraîche que pendant son bel âge. Elle n'avait aucun cheveu gris, ni aucune ride qui auraient témoigné de sa quarantaine révolue.

Elle se rassit sur le lit, et, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, elle allait se livrer à ses pensées lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était encore tout habillée. Elle se leva, retira son djilbab et son khimar, ôta ses chaussures et contempla l'image que lui renvoyait la glace de l'armoire. Elle ne se trouva aucun défaut : un corps svelte et élancé, des formes arrondies et pas trace de graisse. Elle faisait un mètre soixante-douze et pesait soixante-sept kilos. Une chevelure noire qui lui tombait sur les épaules. Le pantalon aux amples jambes laissait deviner ses formes harmonieuses. Son pull léger moulait ses bras et son buste.

Elle hocha tristement la tête et sortit de la chambre pour se rendre dans la cuisine où s'activait Meriem sa belle-sœur. Avec le sourire, comme toujours, elles s'embrassèrent échangeant quelques amabilités. Il faut dire qu'elles s'entendaient très bien, toutes les deux. Elles

avaient à peu près le même âge et habitaient ensemble depuis plus de dix-huit ans. Midi venait de sonner et les hommes n'allaient pas tarder à rentrer. Elle s'empressa donc de dresser la table en attendant que Meriem finisse le hors-d'œuvre qu'elle figolait.

Meriem était d'une tête plus petite que Radia. Sa sédentarité et son manque d'exercice lui conféraient un corps grassouillet et amolli. Son double menton naissant et ses bajoues arrondissaient sa tête et amenuisaient son cou. Ses flancs étaient pleins et son ventre légèrement proéminent. Cependant, ses traits assez fins témoignaient d'une récente beauté.

Salah fut le premier à rentrer, lui dont le travail n'était pas trop éloigné de chez eux. Il retira sa jaquette en soufflant, se plaignant de la chaleur de ce milieu de printemps. Il portait juste un tee-shirt en dessous. Les quelques kilos de graisse qu'il avait accumulés étaient probablement la cause de ce réchauffement prématuré. Salah était le portrait craché de leur père. Et il avait en plus, une belle moustache bien taillée. Son corps témoignait encore de cette période où il pratiquait l'haltérophilie et où il avait une stature d'athlète. Mais l'abandon de ses activités sportives a transformé certaines zones fermes de son corps, en bourrelets flasques et gras.

Salah était le benjamin ; il avait trente-huit ans et était resté célibataire sans que personne n'en sache la raison. Tout le monde le harcelait pour qu'il se marie, mais il refusait sans donner de raison. Ce que tout le monde ignorait c'est qu'il avait vécu une grande déception amoureuse qui lui était restée, comme une arête, en travers de la gorge : durant trois longues années, il avait assidument fréquenté celle qu'il croyait être sa joie de vivre ; ils avaient fait tant de projets que toute une vie n'aurait pas suffi à contenir. Elle lui promettait le bonheur et il lui dédiait sa vie entière pour la servir.

Lorsqu'il fut question d'amener ses parents, pour la demande en mariage, comme le veulent les coutumes, il lui expliqua que sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, n'était pas en mesure d'exécuter cette mission et elle savait que son père, paix à son âme, n'était plus de ce monde depuis des années déjà. Il fallait donc qu'elle se contente de son frère et sa belle-sœur. C'est alors qu'elle lui demanda où est-ce qu'il comptait vivre avec elle. Il lui expliqua que le domicile familial était assez grand pour accueillir toute la famille et qu'il ne comptait pas le quitter. Elle lui demanda alors de patienter encore avant d'officialiser la demande en mariage. Elle voulait encore réfléchir,

disait-elle, avant de prendre une telle décision. Étonné par ce revirement soudain, il lui rappela que c'était elle qui avait insisté pour officialiser leur relation. Un choc violent le terrassa lorsqu'elle lui avoua qu'elle n'était pas prête à « servir de boniche à une vieille femme malade ». Depuis, il vivait avec sa peine et il ferma son cœur blessé, à tout jamais, à une nouvelle aventure.

Quelques minutes plus tard arrivèrent Kamel, l'aîné, et Nabila, sa grande fille qu'il était passé chercher au lycée. Lui aussi ressemblait à son frère à s'y méprendre avec l'âge en plus. Quant à la jeune fille, elle était la copie conforme de sa mère avec toutes les disgrâces en moins. Djamal, le cadet des enfants était dans sa chambre, comme à l'accoutumée, absorbé par son jeu vidéo préféré. Tout le monde se rassembla autour de la table de la salle à manger. Le déjeuner terminé, chacun reprit ses occupations. Seuls restèrent à la maison Radia, Meriem et le petit Amine.

L'après-midi, Radia n'avait pas cours et elle voulut en profiter pour faire une petite sieste. Elle regagna sa chambre et se changea. S'allongeant sur son lit, son regard tomba sur l'enveloppe rose posée sur la table de chevet. Elle l'ouvrit et la relu pour une énième fois, laissant vagabonder ses pensées. De nouveau, le petit pincement au cœur, généré par la jalousie, la tortura. Mais ce ne fut pas la destinataire, mais plutôt l'auteur de la lettre qui retint son attention. Comment était-il ? Que faisait-il dans la vie ? Comment s'étaient-ils connus et combien avait duré leur relation avant qu'il ne lui adresse cette lettre de vœux ? Et les questions se bouscuaient sans qu'il y ait de réponses pour apaiser la curiosité de Radia.

Le sommeil qu'elle ressentait pendant le déjeuner l'avait abandonnée. Son cerveau fonctionnait à plein régime. Pendant un instant, elle s'imagina être la destinataire de la lettre rose et sentit un certain bonheur envahir son cœur. Un sourire illumina son visage et l'humidité fit briller ses grands yeux noirs. Elle se vit en compagnie de ce soupirant – dont le visage, pour le moment, demeurait flou – dans un environnement de verdure et de fleurs multicolores dont les odeurs, en se mélangeant dégageaient une fragrance qui chatouillait délicieusement leurs narines. Son sourire s'accrut et ses paupières se baissèrent lentement pour ne laisser qu'une fine fente par laquelle seul le brillant de ses yeux subsistait. Soudain, elle le vit se rapprocher davantage et, tout en marchant à ses côtés, lui prit la main qu'elle lui abandonna volontiers. De